

Richard Russo

Ma vie est un échec



Avant-propos

Etant l'une des plus belles régions du globe et l'une des plus ensoleillées, nombreux étaient ceux qui préféraient le sud pour son ensoleillement. Son ciel presque toujours bleu contrastait avec la couleur ocre de sa terre sur de vastes étendues arides ponctuées de déserts de sable et de pierres blanches. Évidemment, sa végétation ne pouvait qu'être dépouillée avec un tel relief, contrairement au Nord plus clément avec les forêts. Plus au sud, les habitants et visiteurs qui se sentaient plus libres qu'au nord connaissaient des saisons sèches et un hiver très doux jusqu'à ne jamais voir la neige. Architecturalement, elle était connue dans le monde entier. Dans ses ruelles, des exhalaisons végétales et humaines se mélangeaient à l'air. Ainsi, l'arôme des pastèques tranchées en deux se diffusait doucement dans les airs, tout en étant posées sur les étales des commerçants ambulants installés le long des routes. D'autres vendaient des chaussures neuves dans leur boutique et sur les

marchés qui diffusaient lentement un délicat parfum très agréable. D'autres encore avaient confectionné des pâtisseries locales, ovales, fourrées à la crème et jalousement gardées, tel un trésor caché dans une petite ville perdue au fin fond du sud et nulle part ailleurs. Des détaillants proposaient également une très rafraîchissante glace pilée au café recouverte de crème fouettée qui en faisait un régal. Petit à petit, les rues se désertaient et il était possible de déambuler tout seul à l'heure de la sieste. Après avoir dormi tout l'après-midi, la population reprenait le travail jusqu'à la fin de la journée. Avec le coucher du soleil, la température devenait plus supportable et les passants écoutaient parler inlassablement ces bonimenteurs aux voix douces, chaleureuses et chantantes au rythme de leur accent, telle une joyeuse mélodie berçante qui faisait rêver. Ainsi ensorcelés, ils acquiesçaient toutes les paroles de ces apollons, dans le pays de la beauté. Ravagé par les guerres, ce pays avait connu l'exode de plusieurs familles. L'une d'elles, relativement pauvre, avec pour toute richesse, sa remarquable lignée, avait traversé les frontières pour migrer vers le nord. A cette même époque, parmi tant d'autres histoires comparables ayant inspiré le cinéma, un film étranger avait connu une très grande notoriété populaire. Réelle et éprouvante pour tous les membres de cette famille, l'une d'elles avait commencé au cours d'une lutte dont les survivants vivaient tant bien que mal sans travail.

*Des nuées de pauvres dépendaient des subsides de la société après avoir été les premières victimes des combats menés au front. Selon le jargon militaire, le marché désignait le théâtre des opérations. Sur les places boursières, telles des champs de bataille et dans les salles de marché, telles des tranchées, les agents de change, tels des guerriers, criaient pour passer à l'assaut afin d'être les premiers pour acheter puis revendre plus cher ; faisant fluctuer le cours de cet or noir, influencé par l'actualité, qui avait considérablement augmenté, vraisemblablement à cause des principaux pays producteurs ayant limité leur production à propos de territoires disputés depuis plusieurs années. Dès lors, des automobilistes recommençaient à utiliser des chevaux dans les campagnes pour tracter leur véhicule sans carburant. En effet, ils ne pouvaient plus acheter d'essence à cause de son prix extraordinairement élevé. Au milieu de cette désolation, un homme et une femme se sont aimés au-delà des frontières et avaient eu un enfant, avant de parcourir près de deux milles kilomètres. Peut-être espérait-elle améliorer son sort en fuyant la misère et la pauvreté qui sévissait partout dans le monde ; tout autant que cet homme cherchant vraisemblablement à avoir une vie meilleure. Parallèlement à cette incertitude, une autre persistait quant à ses propres origines. Elle allait jusqu'à présumer que ses ancêtres descendaient d'un peuple élu d'opprimés déportés dans des camps et morts

pendant la guerre. Ayant vécu encore plus au sud, ils migraient sans cesse vers le nord. La famille de cette femme ne parlait jamais de cette période de l'histoire qui demeurait un sujet tabou entre ceux qui y croyaient et leurs antagonistes. Comme ses ancêtres, cette femme avait accepté de suivre un étranger, deux ans après leur première rencontre, vers un autre pays, toujours plus au nord. Elle avait fêté, avec son époux, l'anniversaire de leur enfant sur la route : je venais d'avoir un an.

Première partie

L'enfance

Chapitre 1

Le départ

Ma mère et moi, avons définitivement quitté notre pays, pour rejoindre celui de mon père, le seul à avoir déjà voyagé après être né sur le continent le plus désertique au monde. Bien avant la naissance de mon père, l'armée avait implanté une de ses légions, pour installer un des centres d'une de ses troupes d'élite, dans une de ses anciennes colonies. Parmi ses hommes d'origine étrangère, et réputés pour leur bravoure, il y avait mon grand-père paternel qui était un de leurs cuisiniers. Lui et moi étions nés dans la même ville. À l'âge adulte, il s'était marié avec une femme aux origines variées, mince, aux cheveux châtain foncés bouclés et ils avaient eu huit enfants dont mon père était l'aîné. Lui était grand, brun et avait des yeux marron. Mon deuxième oncle était plus petit, un peu enrobé et vraisemblablement plus proche de mon grand-père paternel. Quant au

troisième de la fratrie, il s'agissait de la première de mes tantes. Elle était grande, mince et portait des lunettes. Ensuite, il y avait mon deuxième oncle, plus mince, avec des yeux plus clairs et un peu casse-cou. Après lui, il s'agissait de mon parrain, un peu plus petit, légèrement efféminé, sexuellement attiré par les hommes et loin d'être apprécié par mon grand-père paternel. Puis, il y avait ma deuxième tante, sans lunettes et également grande. Quant à ma troisième tante, elle était un peu plus petite, ne portait pas de lunettes et semblait être très appréciée pour son intelligence. Enfin, la benjamine qui me ressemblait, avait des châtons foncés comme les miens, n'était pas très masculine ni la préférée de mon grand-père. Aucun n'avait eu des cheveux blonds bien que la couleur des plus jeunes semblât tendre vers une nuance plus claire. Pour les élever, ma grand-mère restait à la maison. Quelquefois, mon grand-père, qui aimait la bonne chère et toutes les bonnes choses, en tant qu'épicurien, l'aider à cuisiner. Lorsque mon père avait quitté son pays natal, l'indépendance de la colonie avait été proclamée peu de temps après et toute la famille avait été obligée de migrer définitivement ; abandonnant tout et fuyant leur pays juste avant le début d'une nouvelle guerre. Mon père, qui adorait le climat chaud et sec, ainsi que la nourriture et les paysages du sud, avait toutes les raisons d'être peiné, nostalgique, chagriné. Une fois sur l'un des bateaux, au milieu des autres rapatriés,

ma grand-mère paternelle avait ouvert une valise, pour permettre à mon père, très fatigué, de se coucher sur ce lit de fortune. Parmi ces anciens colons, dont certains désapprouvaient vraisemblablement ce rapatriement jusqu'à affirmer leur hostilité à l'indépendance, se cachaient, peut-être, les ennemis de la liberté. Après cette traversée, quelques passagers et la famille de mon père avaient décidé de s'installer là où ils avaient débarqué. Dans l'une de ces villes au bord de la mer, mon grand-père avait ouvert un commerce. Il y vendait et réparait des appareils électroniques, avec mon père qui allait partir vivre à l'étranger, dans la ville natale de mon grand-père et la mienne. Cette ville, aux ruines antiques et à la douceur de vivre, qui avait vraisemblablement plu à mon père, se situait à l'extrémité sud-est du pays. Il y avait continué à exercer son activité de dépannage d'appareils électriques tels que des téléviseurs, pour un patron ami de sa famille. Dans cette région du monde, longtemps très pauvre, mon père allait se divertir au cinéma, après sa journée de travail, avec vieux break cédé par mon grand-père paternel. Après être entré dans l'unique cinéma de la ville, en plein centre, son regard s'arrêtait sur l'éclatante chevelure de feu de ma mère. Au milieu de cette salle plongée dans la pénombre, les quelques lumières encore allumées semblaient éclairer ma mère accompagnée par sa sœur aînée, qui allaient s'asseoir aux dernières places disponibles, sous les regards d'hommes attirés

par le petit corps harmonieux de ma mère. À ses côtés, une place restait disponible et mon père s'en rapprochait en passant d'abord devant ma tante, sous les quelques projecteurs encore allumés, en continuant d'avancer doucement, jusqu'aux pieds de ma mère qui se levait pour le laisser passer. Eux deux se déplaçaient délicatement en essayant de ne pas trop se frôler à cause de l'espace exigu entre les rangées de sièges. Une fois assise, ma mère qui voulait poser son coude sur l'accoudoir commun, tournait sa tête vers mon père et lui demandait la permission pour étendre son bras. Après avoir accepté, mon père et ma mère partageaient leur accoudoir jusqu'à la fin du film, dans cette salle où deux spectacles se produisaient en même temps. L'un, projeté sur une immense surface verticale blanche, racontait l'histoire de femmes préhistoriques avec un long appendice caudal. Le second qui se produisait au milieu du public, atteignait le plus subtil, parfois, de nos sens, par le délicat parfum de ma mère qui se diffusait au milieu de la foule et se répandait jusqu'aux narines de mon père. Alors que ma mère regardait le film avec ses yeux verts étincelants, entre sa sœur et mon père, elle venait d'être transpercée, avec mon père, par des flèches décochées par le dieu de l'amour, comme pour marquer les prémisses d'une idylle naissante. La projection, terminée, ma tante et mère se dirigeaient vers la sortie. Suivies par mon père qui les accompagnait et leur proposait du feu, tel celui qui

venait d'enflammer le cœur de ma mère, ils fumaient paisiblement une cigarette au cours de cette douce nuit. Parce qu'il se faisait tard et qu'il était l'heure de se quitter, les deux tourtereaux devaient se séparer, même s'ils voulaient rester ensemble. Leur attraction étant vraisemblablement trop forte, mon père avait été comme ensorcelé par ma mère. Tel un conte de fée, cette petite cendrillon devait rentrer chez ses parents, tandis qu'un prince devait retourner au palais avec un carrosse qui l'attendait sur une place. Alors, mon père proposait de ramener ma mère et sa sœur chez elles, d'où elles étaient venues à pied. Après être arrivés, tous les trois, devant la voiture de mon père, qui avait dû les laisser dans le véhicule, pour aller chercher de l'essence, ma tante et ma mère attendaient alors son retour tout en discutant entre elles. Ma mère, qui n'aimait pas les breaks parce qu'elle les trouvait trop grands jusqu'à les affubler d'un sobriquet et comparer à des logements construits pour héberger des familles pauvres, très riieuse, venait, certainement, de lancer une pique. Telle une guerrière, une chasseuse, une prédatrice féroce, qui voulait exciter sa proie, sans la blesser, ses mots étaient comme la lance enchantée d'un personnage d'une œuvre littéraire écrite par un poète de son pays natal, réputée pour renverser tous ses adversaires. Ainsi, ma mère révélait sa puissance irrésistible quand elle parlait et était vraisemblablement encore plus désirable. Telle une partie de chasse, commencée

avant l'attente du retour de mon père, piégé par ma mère, prête à le capturer, son plaisir pouvait croître à la vue de la prise excitée et prête à être dévorée. Peut-être s'était-elle comportée ainsi après s'être fâchée avec mon grand-père maternel. En effet, elle ne s'était probablement pas sentie assez libre et avait décidé de sortir en transgressant l'injonction paternelle facilitée peut-être par sa propre excitation. Mon père était revenu et avait reconduit ma tante et ma mère devant leur domicile. Les jours suivants, mes parents se revoyaient de plus en plus, malgré la désapprobation de leur liaison par mon grand-père maternel qui n'avait pas aimé mon père. Personne ne devait peut-être pas s'emparer de sa dernière-née et son petit joyau. Leur histoire d'amour ressemblait presque à une célèbre pièce de théâtre étrangère, au cours de laquelle les deux amants se rencontraient en cachette de leurs familles rivales. Celle de ma mère craignait vraisemblablement de ne plus jamais pouvoir revoir ma mère qui avait déjà déçu mes grands-parents maternels. En effet, ma mère, qui avait fumé à leur insu, avait trahi la confiance de mon grand-père maternel, qui était, à la fois, son père et son oncle. Il s'était effectivement remarié avec la sœur de sa défunte épouse et avait eu ma mère qui était leur unique fille. Auparavant, mon grand-père avait eu quatre enfants avec sa première femme et avait accepté un remariage, uniquement dans l'intérêt de ses enfants qu'il avait sauvé de l'orphelinat, malgré sa

répulsion de la consanguinité. Ainsi, son dévouement avait permis de préserver l'intégrité de cette famille très pauvre qui vivait à sept dans deux pièces. Seuls, les parents avaient leur propre chambre. Leur maison avait été construite par un tailleur de pierre qui n'était autre que le grand-père maternel de ma mère. Située dans une ruelle au centre de la ville, elle avait un étage avec une terrasse au sommet, appartenant à la famille de ma mère, au-dessus d'un autre, également sans jardin, où vivait une autre famille au rez-de-chaussée. Après avoir gravi les hautes marches d'un long et raid escalier qui menait à l'unique étage, une porte s'ouvrait sur la pièce à vivre où toute ma famille maternelle mangeait, regardait la télévision et les enfants dormaient. Après avoir traversé cette pièce vers la droite, il y avait un petit espace suffisant pour contenir un réfrigérateur à gauche et une table. À droite, se trouvait ensuite la cuisine. Puis au fond à gauche, un minuscule cagibi qui faisait office de toilettes était équipé d'une cuvette, d'un siège et d'une chasse d'eau avec une toute petite ouverture carrée laissant passer la lumière extérieure. Son exigüité ne permettait à personne de se tenir debout, à moins de mesurer au maximum un mètre. Sans salle de bain, chaque membre de la famille devait remplir une bassine avec l'unique robinet de la maison, au-dessus de l'évier dans la cuisine, pour se laver. La dernière pièce de la maison, destinée à la chambre de mes grands-parents, était à droite de la porte d'entrée

avant de sortir de l'appartement. Au bout de cette chambre, un second escalier encore plus raide permettait d'accéder à la terrasse. Après avoir hérité de cette maison et épousé son beau-frère, maître d'hôtel, ma grand-mère maternelle s'était mise à coudre chez elle pour gagner de l'argent. Après s'être résigné à la relation entre un étranger et la dernière de ses filles, mon grand-père paternel, au crépuscule de sa vie, avait eu une confrontation dans un jardin public, avec mon père. Ce dernier avait saisi le col de la chemise et lui avait dit qu'il ne renonçait pas à ma mère. L'année suivante, mes parents se mariaient et je naissais neuf mois après, naturalisé comme ma mère à la suite de son mariage. Elle et moi étions devenus des étrangers dans notre pays natal, dans une maison appartenant à un avocat et meublée par mes parents eux-mêmes avec tout le mobilier nécessaire. Grâce à son poste actuel de responsable du rayon de lingerie féminine, ma mère avait pu cofinancer l'équipement de notre nouvelle maison. Elle avait débuté dans ce grand magasin de ville, d'une grande chaîne nationale, comme vendeuse pour cette grande surface. Auparavant, elle avait quitté l'école à l'adolescence et avait commencé à travailler pour des laboratoires pharmaceutiques. Cet emploi très physique obligeait ma mère à soulever de très lourds colis. Désormais, elle avait ses propres meubles. Grands, marron et en bois, ils avaient tous des marqueteries sculptées. Les assises et dossiers des chaises et fauteuils étaient

recouverts de velours. Les portes et étagères étaient en verre. Une armoire avait six portes. Un lit carré mesurait deux mètres. Ses deux chevets avaient quatre tiroirs chacun. L'une de ses commodes avait sept tiroirs. L'autre en avait cinq. Le miroir de sa salle à manger mesurait plusieurs mètres de long. Elle avait trois autres miroirs. Son canapé était assorti à deux fauteuils allant avec une table basse. La table de sa salle à manger était assez longue pour être entourée par six grandes chaises. Elle avait également un bar avec deux tabourets et deux buffets. Elle avait une console avec un banc et un portemanteau mural.

Deux ans après son mariage environ, ma mère avait accouché dans une clinique aux abords de la ville ; à trois heures du matin. Malheureusement, je n'avais pas pleuré dès ma naissance et une équipe médicale avait dû intervenir au cours de cet accouchement, très difficile pour tout le monde, au point de faire venir toute ma famille pour me voir. Par chance, j'avais pu vivre et faire la fierté de mon grand-père paternel qui n'avait pas encore eu de petit-fils. Dorénavant, il pouvait compter sur mon père pour perpétuer sa descendance et rêver d'être à la tête d'une dynastie familiale, tout en exerçant sa nouvelle activité de négoce en vins qu'il adorait. Un an après ma naissance, mon grand-père maternel, alité, vraisemblablement à cause de ses problèmes cardiaques, m'avait appelé à son chevet pour lui apporter, moi seul, un verre d'eau. Selon sa volonté,

j'étais monté sur une petite chaise jaune, avec un châssis en bois, une assise tressée avec de la paille, afin d'accéder au robinet de la cuisine. De retour dans la chambre de mon grand-père, admiré par tout le monde pour sa beauté, avec ses cheveux blancs très courts et ses yeux clairs, je m'approchais de lui avec un verre d'eau plein pour le lui donner. Ainsi, je la voyais pour la dernière fois, car l'état de santé de mon grand-père s'était dégradé jusqu'à son décès. Très peu de temps après, mes parents avaient pris la décision qui allait changer leur vie comme la mienne, de quitter notre maison et de partir à l'étranger. Sur la route, les voitures conduites par mon grand-père et mon père s'étaient arrêtées pour fêter mon premier anniversaire.

Chapitre 2

L'arrivée

Après un périple de près de deux mille kilomètres vers le nord-ouest, mes parents et moi étions arrivés dans un nouveau pays. N'ayant jamais voyagé, ma mère et moi découvriions notre nouvelle ville d'accueil, où se trouvait une pierre très claire. Semblable à celle de notre ville d'origine, elle était utilisée pour la construction des monuments historiques de notre nouveau pays. Appréciés par ma mère, ils lui rappelaient peut-être notre ancien pays natal ? Pendant les six premiers mois, mes grands-parents paternels avaient accepté de nous héberger dans leur appartement en plein cœur de la ville. Seul mon grand-père travaillait. Il vendait du chocolat pour une multinationale. J'adorais ce cacao réputé délicieux. Peut-être les talents d'orateur de mon grand-père lui avaient-ils permis de se hisser au rang des meilleurs commerciaux du groupe ; métier qu'il

semblait adorer. Depuis notre arrivée, ma mère ne s'exprimait que dans sa langue maternelle. Peut-être avait-elle du mal à s'intégrer et parler une deuxième langue totalement inconnue pour elle et moi, même si j'allais l'apprendre à l'école dans deux ou trois ans. Peut-être se sentait-elle encore arrachée à son pays, elle, qui avait les siens. Ce n'était pas improbable pour cette jolie jeune femme seule, avec un mari et un enfant. Désormais, loin des siens, dans un pays étranger, elle devait se contenter du courrier postal, son unique lien avec son pays natal, pour échanger des lettres et colis, de produits locaux d'épicerie fine surtout, avec sa famille et surtout sa sœur aînée. Peut-être était-elle en colère contre mon père qui l'avait séduite puis encouragée à accepter de le revoir après leur première rencontre. Une fois en possession de nos meubles, qui avaient emprunté le même trajet depuis le sud-est, nous emménagions dans notre propre appartement six mois après notre arrivée. Nous résidions dorénavant au nord de la ville, même si cette décision avait déplu à mes grands-parents. Tel avait été le prix à payer pour notre liberté. Peut-être ma mère ne se sentait-elle pas bien appréciée par sa belle-mère, qui n'avait probablement pas caché une certaine opposition envers sa première belle-fille. Ma grand-mère n'aimait probablement pas ma mère jusqu'à se méfier d'elle et la jalousait. Ma grand-mère ne supportait vraisemblablement pas les louanges de mon grand-père pour la beauté de ma mère. Cette